

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Centigrade). Values range from 30 to 31.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Funeste Présent. Prière, poésie, Théophile Gautier. Les secrets d'une jeune fille. La nocce et l'enterrement. C'est la mode à-bas. Le Calvaire d'Agreste, feuilleton du dimanche. Mandoline, chifon. S. Qualité, etc., etc.

LA VICTOIRE MOMENTANEE DU

PANAMA.

Les dernières nouvelles qui nous sont venues de Washington au sujet du Canal Interocéanique, nous font marcher de surprises en surprises et de déceptions en déceptions. On croit que, il y a quelques mois, on se déclarait ouvertement en faveur de la voie de Panama, on soulève contre lui l'indignation publique. C'était là un projet anti-américain, anti-patriotique. Les ennemis de l'Union pouvaient seuls soutenir un pareil projet. Tel était alors le cri général. Les compagnies de chemins de fer elles-mêmes adversaires naturels de tout canal, n'osaient faire entendre leur voix pour protester. Elles attendaient un moment favorable pour formuler nettement leur opposition. Pendant ce temps, il se faisait un travail souterrain dans les chambres pour racoler de droite et de gauche quelques voix opposées au Nicaragua et en faveur du Panama. Ce travail a été long; il s'opérait lentement, mais sûrement. A la tête du mouvement, il y avait un maître homme qui s'entendait mieux que personne à manipuler la matière parlementaire, le sénateur Hanna qui parle peu, mais agit beaucoup et sait employer au besoin les arguments les plus solides, des arguments sonnants. Depuis quelque temps, ce travail était à peu près achevé. Toutes les batteries étaient braquées; il n'y avait plus qu'à ouvrir le feu pour remporter une victoire certaine. C'est ce qui a eu lieu, en effet, et au moment où l'on s'y attendait le moins, le Nicaragua s'est vu battu à plate couture et la victoire est restée au Panama. Tout cela ne veut pas dire que l'Union ait adopté la voie de Panama. C'est un obstacle nouveau et puissant à la construction du canal de Nicaragua, et c'est là que se bornent pour le moment les visées des ennemis nés de tout canal. Quand les sénateurs et les représentants s'apercevront de leur erreur, et reviendront à leur ancien projet favori du Nicaragua, nous verrons ces mêmes hommes employer contre

ce dernier les mêmes arguments qu'ils mettent en avant à l'heure présente pour le défendre, et ce sera une nouvelle lutte à recommencer en sens opposé. Il faut bien le dire, à l'honneur du peuple américain, il est fatigué de tous ces délais. Il veut avoir son canal, et il l'aura. Comme le disait fort bien, hier, M. Clark, du Montana, "vous pouvez plus ou moins retarder la mise à exécution du projet, vous ne l'enterrez pas." On exagère à dessein les difficultés de l'entreprise; elle est beaucoup moins hérissée de difficultés qu'on ne le prétend. La voie du Nicaragua est plus facile et plus pratique que celle de Panama; elle sera, de plus, beaucoup moins coûteuse. Le peuple demande à cor et à cris son canal; tôt ou tard, il l'aura. Et alors, malheur à ceux qui auront fait opposition à ses vœux; ils sont sûrs d'être battus aux prochaines élections.

RELEVEMENT DU Parti Démocrate.

L'inauguration du nouveau Club Tilden qui vient d'avoir lieu à New York a été un véritable événement pour le parti démocrate. L'éclat de la fête a été rehaussé par présence de M. Grover Cleveland qui pour la première fois réparait en scène, depuis qu'à la suite de ses deux glorieuses présidences, il est entré dans la retraite. Il était entouré, en cette solennelle circonstance, de MM. David Hill, de New York, du Gouverneur A. J. Montague, de la Virginie, et du colonel Gaston de Boston. L'ex-président y a trouvé l'occasion de réaffirmer les nobles principes qui ont servi de fondement à la Démocratie américaine et ne sont que l'expression des grandes vérités proclamées par l'immortel Jefferson et inscrites dans la Constitution. Comme l'ont fait justement remarquer les orateurs qui ont pris la parole, notamment, M. David H. Hill, toute la démocratie est là, dégagée des allégeances, sinon impures, au moins équivoques, que l'on avait, depuis lors, essayé d'introduire. Revenir une bonne fois aux principes des Pères de la République, était le rêve des chefs actuels du parti; ils ont enfin réussi à le réaliser. Inutile de rien ajouter aux principes si clairement et si nettement formulés par les fondateurs de l'Union. Une seule clause y est ajoutée, celle qui est relative aux Trusts, lesquels n'existaient pas encore à l'heureuse époque dont nous parlons. M. Hill a exprimé à ce propos des idées profondément patriotiques et profondément démocratiques. On a trop oublié, durant ces dernières années, que l'Union américaine est, avant tout, le gouvernement du peuple par le peuple et surtout pour le peuple. De là, les monopoles que l'on a laissés se glisser dans toutes les branches du commerce et de l'industrie. Sur ce chapitre-là, il y a une unité de sentiment dans le parti démocrate. Il déclare la guerre au capital, quand il crée des monopoles qui font hausser artificiellement le prix des objets nécessaires à la vie de chaque jour. Nous sommes heureux et fiers d'entendre proclamer une pareille politique par des hommes comme

messieurs Cleveland et Hill, mais comme l'a ajouté justement ce dernier, il n'est nullement besoin pour l'appliquer de recourir à des procédés nouveaux. Ceux qu'employaient nos pères étaient parfaitement suffisants et se trouvaient indiqués dans la constitution. Ce que nous tenons à faire remarquer ici, c'est que, à partir d'aujourd'hui, le parti démocrate semble complètement reconstitué, comme il l'était jadis, et parfaitement réhabilité.

BISMAROK

La Musique.

"C'est Beethoven qui convient le mieux à mes nerfs", disait toujours M. de Bismarck quand son musicien lui demandait ses préférences. Elles allaient ensuite à Schubert et aux œuvres les plus passionnées de Chopin. Lui juraient du Schumann, il se bornait à dire: "Très joli". Après les auditions de Bach, il ne disait rien: "il avait l'habitude de garder le silence, comme pour percevoir les échos intérieurs de la musique". Il goûtait moins Mozart et revenait à son propos: "Je préfère mon petit Beethoven." Pour ce fongueux imaginaire, les mélodies n'étaient qu'un thème sur lequel il brodait ses visions intérieures. Un caprice de Mendelssohn lui représentait un agréable voyage sur le Rhin; un autre, "la course inquiète d'un renard". Telle sonate évoquait "un cavalier de Cromwell qui s'élançait bride abattue dans la mêlée en se disant: "Il faut mourir!" M. de Kendl note religieusement ces interprétations fantaisistes; un psychologue y trouverait les éléments d'une étude curieuse sur cette imagination constructive, où chaque sensation créait immédiatement des images précises, individuelles. Bismarck n'allait jamais au concert. "Le prix du billet et l'étroitesse de la place lui gênaient son plaisir. Rien que l'idée de payer pour entendre de la musique lui répugnait. Selon lui, la musique devait se donner gratuitement, comme l'amour." Opinion très saine, en vérité. Lorsque le quartier général s'installa à Versailles, en octobre 1870, M. de Kendl se mit en quête d'un piano: "Rarement, dit le chef, l'Officier extérieur a eu une si bonne idée." Le chancelier avait-il un instant de loisir, le soir, il écoutait en fanant les symphonies que poussaient la canonnade du Mont-Valérien. Il redemandait souvent la sonate en fa mineur de Beethoven, celle qui lui avait arraché une larme à la première audition, vingt-cinq ans auparavant: "Ce sont comme qui dirait les larmes et les sanglots de toute une vie" répétait alors Bismarck. Après quoi il allait supplier son maître de faire enfin commencer le bombardement de Paris.—L'homme est décidément une machine très complexe, où grincent des ressorts contraires. Au soir de la signature de la paix, le chancelier se fit jouer la marche de Hohenfriedberg, propriété du régiment des cuirassiers poméranien. A Berlin, il ne fréquentait pas l'Opéra: le conseiller-pianiste, promu ambassadeur, nous a dit pourquoi le prince le laissait partir et renonça en 1872 aux soirées musicales; il en donnait pour raison que les mélodies le poursuivaient jusque dans la nuit et l'empêchaient de dormir.

ALPHONSE DAUDET PROVENÇAL.

En quittant, sous la pluie, l'officielle inauguration de la statue d'Alphonse Daudet aux Champs-Élysées, écrit un correspondant, je me retrouve tout à coup, par le plus saisissant contraste, à sa première commémoration solennelle, celle de Nîmes, célébrée, voilà deux ans passés, par deux radieuses journées de fête populaire. Toute spéciale et singulière, cette fête, voire déconcertante pour quiconque ignore la psychologie nîmoise. Une sorte d'atmosphère ibasienne y régnait, où était pourtant évoquée l'âme claire, ardente et ironique d'un pur Latin. D'anciens avaient pu pour en conclure à de la froideur chez les autorités, à de l'indifférence chez les habitants. Il eût suffi de remarquer que nous étions dans la capitale des Réformés d'entre Rhône et Cévennes, et d'observer que les Nimois célébraient plus sincèrement, dans leur illustre compatriote, le second Daudet, le moraliste; né de Lézic et de Paris, que le premier Daudet, le Nimois, le poète. Sans discuter ici lequel des deux—l'un plus humaniste, l'autre plus humain—doit rester le plus grand pour la postérité qui commémore, interrogeons d'abord les sources ataviques de cette psychologie complexe. Nimois de naissance et de souche. Daudet eût pu, à la façon de Heine, se qualifier de "Nimois libéré",—libéré par le Rhône d'abord, puis tout à fait par la Seine.... Nimois pourtant d'empreinte indélébile, laissant retrouver en lui la persistance des deux courants profonds qui partagent l'âme du vieux "Nemausus". A côté du grave esprit, tenace et réfléchi de la cité d'Antonin, de Séguier, de Chaptal, de Roboul, de Guizot, il y eut, longtemps, la séduction beaucairoise. Daudet sut bien vite celle-ci passionnément. Tout le ramesau plébien du vieil arbre littéraire nimois—un Bigot, un Roumeux avant lui, et depuis, ce Baptiste Bonnet que lui-même nous a révélé—est inculqué au vent du Rhône, comme pour s'élever de l'étonnant rigorisme vers la grande foire cosmopolite. Une contagion perpétuelle de joie et de parade émanait de Beaucaire pour les Nimois, depuis les temps lointains de son grand port du Rhône, "Ugernum", débouché maritime du commerce de "Nemausus" jusqu'à l'irréparable déclin de ces dernières années. Alphonse Daudet connut le crépuscule de la foire célèbre, avec ses bateliers et ses batelours—et il passa le Rhône pour ne plus revenir à Nîmes. C'est qu'après un long séjour à Lyon, attristé par la misère des siens, il avait rencontré la Provence, la vraie patrie, désormais de son cœur et de son esprit. Une fraîche littérature venait d'y éclore dont la sincérité lui révéla ses propres dons. Il apprit Arles la Grecque et la catholique Avignon, il goûta l'atticisme aromatique des collines au par profil de la petite chaîne des Alpilles, et l'apreté sauvage de la Crau, et l'infinité sauvage de la Camargue,—de la Camargue des étangs, des mirages et des taureaux. Il connut surtout la troupe harmonieuse de chanteurs paysans et lettrés qui, voulant sauver l'honneur menacé du terroir, trouvaient tout à coup dans la langue illustre où s'en redébat l'âme depuis

tant de siècles, des accents nouveaux pour célébrer la poésie du pays de Provence, terre privilégiée par le monde, éternel empire du gai savoir. C'est de son séjour au moulin de Fontvieille, de ses courses au pays d'Arles et d'Avignon, de ses songeries, de ses lectures et de ses amitiés provençales, de cette éducation du goût enfin, au plein air de notre province classique, que devait sortir les plus parfaites de ses créations, les "Lettres de mon moulin" et l'"Arlésienne", œuvres d'esprit et d'accent tout fébriles, que la postérité rapprochera de "Mirreille", de la "Grenade entr'ouverte" et des "Contes de Bonnamille". Singulier Provençal, va-t-on dire, que l'auteur de ce "Tartarin" qui, depuis trente ans, sert de machoire d'âne aux gens du Nord pour accabler les Méridionaux!... Si l'on exige, en effet, avec les Félibres, de tout Provençal digne de ce nom, les qualités du patriote méridional, la foi dans l'antique dignité autonome de sa petite patrie et l'action en vue de sa régénération, il est certain qu'on ne les trouvera pas chez Daudet. Sa nature, essentiellement ironique,—quoique tendre avec passion,—et frondeuse—quoique traditionnelle irréductiblement—le portait à l'observation perpétuelle et à la satire impitoyable "du ridicule par la ingénierie ou l'insinuation". S'il a "chargé", dans son œuvre, bourgeois, grotesques, prodromes et politiques, exploités et jobards de son pays, trouverait-on, dans cette galerie cruelle, un simple brave homme, un paysan vivant selon la nature, caricaturé ou souligné seulement d'un trait d'ironie?... Pour qui pénètre un peu la psychologie complexe de l'auteur, "Tartarin", création très vivante, vrai "Don Quichotte provençal"—était originellement son sous-titre—ne doit pas plus mériter à Daudet l'accusation d'ingratitude filiale que ne la valait son œuvre à Cervantes. Si l'opinion populaire du Midi fut plus simpliste à l'égard de Daudet, les grands représentants littéraires de la race, un Mistral, un Aubanel, un Paul Arène, qui lui furent d'ardents amis, ne gardèrent pas rancune au "Petit Chose"—enfant terrible, àpre charmeur—de cette boutade immortelle. "Non! la mère lionne n'en veut pas et n'en vaudra jamais un lionceau qui, pour s'ébattre, l'égratigne", écrivait Mistral peu de temps avant la mort de son compagnon de jeunesse. Et nul n'eût pu surprendre Provençal. Malgré l'éternel sentiment persistant de la piqûre, on sentait bien que les sympathies de l'humoriste étaient quand même pour les Méridionaux, quand il opposait à leur ingénu besoin de mentir, qui vient d'un accès d'imagination", disait-il, au "froid mensonge, pervers et calculé, qu'on rencontre dans le Nord". Et puis, son observation même était de sa race: la finesse subtile dans l'exagération, l'éternel le peur d'être dupe.... Enfin, pour tout dire d'un mot, c'était son génie, cette ironie dans la tendresse, à ce frère—moins amer—d'Henri Heine, qui, beau comme lui, connut les mêmes précoces triomphes, dont l'âme s'ennoyait et s'épura dans les mêmes souffrances physiques, et dont une mort semblable fixe à jamais l'image blessée et charmante parmi les plus attachants souvenirs des hommes. Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Distribution des Récompenses

L'INSTITUTION ROBERT.

Bien que la pluie ait fait une diluvement et brusque apparition, juste au moment où l'on devait se rendre à la salle de l'Union française, pour assister à cette charmante et artistique exhibition, le public convoqué était aussi nombreux qu'élegant, et le programme des exercices de fin d'année a été admirablement exécuté par les très gracieuses élèves de Mlle E. Robert. Nous pouvons affirmer qu'on y parle et qu'on y chante fort bien en anglais comme en français; que la musique y est comprise et fort bien interprétée, surtout en ce qui concerne le chant. Quant aux enfants de deux sexes qui ont figuré au programme, ils se sont montrés aussi intelligents que dociles et bien élevés. Nous allons traiter les exécutants en artistes, en donnant dans notre compte rendu la priorité au chant. L'auditoire a accueilli les exécutants par les applaudissements les plus sincères. Mlle K. Hollmann est aussi charmante à entendre qu'à regarder; elle a fait valoir avec beaucoup de goût "Cupid and Psyche" à sa première apparition sur l'éstrade, et c'est avec une satisfaction enthousiaste qu'on l'a entendue peu de temps après dans le "duo de Mirreille". Mlle F. Reinecke comme partenaire, et aussi dans le chœur: "Aubade à la Fiancée", lequel a été exécuté avec un ensemble, une correction et un sentiment musical impeccable. Mlle F. Reinecke n'est plus une élève: à un timbre de voix des plus harmonieuses, elle joint une voix charmante, une méthode excellente et une diction d'une netteté rare. Elle est de celles auxquelles on voudrait toujours dire: "Encore! et qu'on ne se lasse point d'entendre." Soyez, Mesdemoiselles, notre interprète auprès de Mlle Lee S. Harrison, notre professeur de chant; elle a eu de vous de charmantes élèves qui font valoir sa méthode, et vous avez en elle un excellent guide. Mlle Zélonie Guénard a eu un rôle aussi ingrat qu'efficace, mais dont tous les musiciens connaissent l'importance: une accompagnatrice ne peut être assurément plus soucieuse de l'impeccabilité de son exécution, et faire valoir davantage les qualités de chanteuses qu'elle seconde, un véritable artiste qu'elle est. Nos compliments à Mmes L. Grilhot, R. Morel, J. Commaçage, S. Shipley, R. Le Breton et à maître R. Lasalle, qui ont exécuté des morceaux de piano. Ils ont prouvé à leurs maîtres qu'ils apprécient leur sollicitude. La Diction—à ses deux parts bien distinctes. Les chanteurs se sont prouvés bons interprètes de monologues et acteurs dans "A jeunesse festival" où paraissaient les fillettes. Les petits garçons ont joué gentiment "Les Petits causeurs". Mais plus grand encore a été le succès de ces bambins dans "Our Own Workmen", très amusant dialogue qui s'est fait avec une conviction qui a excité le rire général. Nos félicitations à tous. Deux monologues ont été finement rendus par Mlle E. Duffy dans "Little Orphan Annie", et par Mlle J. Courtin dans "The Lighthouse by the Sea". Ces deux fillettes méritent. Un dialogue a permis d'apprécier la nature de l'interprétation de Mlle L. Le Breton et de Mlle J. Buisson et C. Verret. Deux grandes et charmantes jeunes filles ont aidé leurs cadettes à représenter "Le Rossier", courte comédie, jouée en français, où ont figuré Mmes J. Commaçage, I. et C. V. Gardiel, R. Morel et E. et C. V. Discours des Graduées. Trois jeunes filles ont été graduées. A Mlle K. Hollmann est échue l'aimable tâche de prononcer le discours de "bienvenue", fait en anglais, aux invités. Mlle Le Breton a deux fois paru sur l'éstrade. Le pour lire un remarquable essai historique, en français, sur "Eugénie, ex-impératrice de France"; 2° pour clore la série des discours par les "Adieux" transmis à leurs professeurs dévoués, à leurs amis, venus pour applaudir à leurs succès, à leurs compagnes et à leurs camarades, dont elles vont se séparer peut-être pour toujours. Les trois graduées se sont acquittées de leur rôle avec autant de tact que de bonne grâce. Nom-

AMUSEMENTS.

Orpheum Athletic Park.

La troupe lyrique de Boston achevée en ce moment au Parc Athlétique, au milieu des applaudissements d'un nombreux auditoire, a série de représentations du Trouvère. Demain, dimanche, elle donne la première d'un opéra jouissant aussi d'une grande célébrité: "The Bohemian Girl", qui a fait à son auteur, si brillante renommée. La direction compte sur une autre série de succès. On sait que cet opéra est le plus populaire des opéras du répertoire de la langue anglaise.

WEST END.

La foule se porte toujours, chaque soir, au West End, même quand le temps est menaçant. Les programmes variés du professeur Brooke ont permis au professeur incontestable. Aux exécutions irréprochables des ensembles de l'orchestre viennent à ajouter les succès si amusants de Miss Leah Russell et les incroyables tours d'adresse des équilibristes Kissner, et les succès intéressants du Vitagraph. Toutes ces distractions produisent une soirée charnante. L'ESPRIT DES AUTRES. Un oncle morigène son neveu. —Voilà, soit raisonnable, prends-en ton parti. Depuis que tu es amoureux, tu perds le sommeil, le boire et le manger.... Je me demande de quoi tu vis.... —Je vis d'espoir, mon oncle. —Tu vis "des poires"! Ça te mènera loin!... Regarde la famille Humbert!... On parlait d'un jeune poète méridional qui prétend fabriquer des sonnets son défaut. —Ce parnassien est insupportable. Il a un orgueil de paon. —Dites plutôt qu'il a une fierté de cent... sonnets! Retour du colonel Holdich. Froms Associés. New York, 20 juin.—Le colonel Holdich, chef de la commission d'inspection envoyée par le tribunal d'arbitrage, vient d'arriver à Puerto Belgrano, près de Bahia Blanca, après un long voyage dans la Patagonie, dit une dépêche de Buenos Ayres au "Herald". Le colonel Holdich déclare qu'il est convaincu que l'Argentine et le Chili accepteront le décret du tribunal anglais et que les limites seront tracées d'après la division naturelle du territoire, que personne ne peut modifier. Il a ajouté que la paix serait un facteur important dans le développement des deux pays, particulièrement dans les régions du sud. Carraison de bitume. Froms Associés. New York, 20 juin.—Une cargaison de charbon bitumeux est en route du Pays de Galles ici. Il est apporté pour tenter une expérience. La cargaison qui consiste en 4,000 tonnes sera mise sur le marché, et vendue à \$5 au tonneau. Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton L'Abéille de la N. O. LA GRIFPE D'OR. GRAND ROMAN INÉDIT Par Georges Madaigne. TROISIÈME PARTIE. L'ACCUSEE. VII. Le docteur Pavinia tournait

à son tour le bouton de la porte de la loge. Mireille le vit bien de face, son regard se fixant instantanément sur elle. Plus que jamais, elle était certaine de ne pas se tromper. Avec une hardiesse que celui-ci reconstruit rarement, elle soutint le choc de ces prunelles, pénible presque pour toujours, lorsque l'hypnotiseur les alluma de toute leur intensité. Et, en s'avancant près de la table, juste vis-à-vis d'elle, il ne les fit pas baisser. Pavinia eut une colère intérieure. Est-ce qu'il ne viendrait pas à bout de cette fillette? —Bonsoir, mesdames, fit-il d'un ton aimable, voudriez-vous bien me dire si madame la vicomtesse de Tilière est rentrée ce soir à Asnières? —Je ne crois pas, monsieur, répondit la jeune fille, l'astuce que par là, maman! —Non, je ne l'ai pas vue partir. —Alors, c'est qu'elle n'y retournera que demain; je l'ai cependant trouvée cet après-midi chez son beau père, j'ai oublié de le lui demander. Pavinia se prit à rire. —Dites donc, et vos locataires du quatrième, vos rastaquouères? —Qu'est-ce que vous en faites? —Nous n'en faisons rien; nous n'avons pas vu la maîtresse...

Quant à Maraoula, elle veut absolument se placer chez les Truchon. C'était toujours Mireille qui répondait. Lancée sur le chapitre Perdicaudabo, elle se sentait disposée avec moins de méfiance à la conversation. —Et madame Truchon la prendra? interrogea le médecin. —Pour ça, nous n'en savons rien, fit madame Bonenfant. —Il est possible, dit la jeune fille, si ses enfants le veulent.... M. et madame Truchon ne font que ce que veulent leurs enfants. —Ce sont de bons parents, prononça Pavinia, toujours souriant, et en revenant à la porte. En prenant, pour sortir, la poignée dans sa main, il se retourna: —A propos, mesdames, vous recevez donc mon Sosie? —Comment, monsieur? prononça madame Bonenfant. —Votre quoi? demanda sa fille. —Mon Sosie, c'est à dire.... —Oui, oui, je sais, quelqu'un qui vous ressemble. —C'est cela. —Pourquoi? interrogea Mireille d'un air ingénu. —Il parait que Henri, le valet de chambre du docteur Vallurier, est parvenu à avoir vu le jour, ou plutôt le soir.... —De l'arrestation de Mme Vallurier, acheva brusquement

la petite Bonenfant; mais moi aussi, monsieur. —Comment, vous aussi! Le docteur Pavinia continuait à rire. —Certainement, j'en suis absolument sûr. —Alors, mon enfant, on m'aurait donc à mon tour, hypnotisé, pour m'envoyer ici. —Je n'en sais rien, la seule chose que je sache c'est que je vous ai parlé, comme je vous parle ce soir. —Et vous êtes certaine, tout à fait certaine de cela, mademoiselle Hastier? —Allons bon! s'écria la blonde élève du Conservatoire, me voilà encore brûlée après de quelqu'un, vous me reconnaissez? —Mieux que vous ne me reconnaissez moi-même certainement. —Ah! non, ça par exemple. —Décidément j'ai un Sosie! —Un Sosie qui a vos yeux, ce serait un rude hasard! —Cela est cependant.... —Je suis venu pour la première fois dans cette maison, quand le comte de Tilière y a été installé, et pour lui seul. —Cependant.... cependant.... —Nul ne le sait mieux que moi, mon enfant. —Il tourna la poignée de la porte. —C'est égal, quand vous le trouverez mon Sosie, vous nous mettez en présence.

Il souleva son chapeau, et tout en disant de son air de bonne humeur: —Au revoir, mesdames. Avant de mettre le pied dans la rue, Pavinia murmura: —Aï je suis assez stupide lâchant, de nier? —En somme, je pouvais m'intéresser à Vallurier comme collègue.... —"C'est musique, ce portrait, cette robe rose.... me suis je assez attendri.... imbécile! De même que Mireille, vers la fin de l'après-midi, était venu à pied, de la rue de Rivoli, au boulevard Malesherbes, pour calmer par une bonne marche ses nerfs surexcités, Pavinia se dit qu'il rentrerait à pied, du boulevard Malesherbes à la rue de Rivoli, afin d'apaiser les siens. En s'en retournant, le Corse ruminait ses sensations de la soirée, non sans une espèce de colère, un dédain de lui.... de lui qui se laissait gagner par une irréparable faiblesse. De là il arrivait à penser, que sa première imprudence remontait à cette démarche qu'il niait dans le salon des Vallurier, et dans la loge des concierges. —Pourquoi l'avait-il faite? —A quoi lui avait-elle servi? —L'accomplissait encore, dans un de ces moments de fièvre, que sa volonté ne parvenait pas à vaincre. La partie pour lui était ce jour là assez forte, pour qu'il redon-

ât un écho, comme on redoute un coup mortel. Une incartade de Nella, une imprudence plutôt, involontaire, émanant de lui, puisque cette fille n'était qu'un instrument,—un outil dans le commandement, une détente de cette tension cérébrale qui lui faisait conduire à distance la plus infernale des machinations, et non seulement tout croulait, mais la vérité pouvait percer et le perdre. Au contraire de ce qu'il affirmait ce soir, au courant par les journaux de l'arrestation de la femme, sachant, le mari emmené par un ami, il ne voyait pas d'inconvénient à s'assurer, par une sorte d'interview aux domestiques, de ce que la gouvernante devenait. Il eût dû réfléchir, que des ordres avaient été donnés, que ceux-ci pouvaient exécuter strictement, et que le plus fort, était le silence. Il n'apprenait rien, ni chez les Vallurier ni chez les concierges. Aujourd'hui, le valet de chambre, la fille des concierges, le reconnaissaient. Et Pavinia voyait dans son horizon un point noir très petit, mais que son optimisme, qu'il se faisait ne parvenait pas à effacer. Une figure surgissait, la plus inquiétante, celle de l'avocat, maître Terréna. Il sentait là, l'hostilité. Un autre s'y fit; peut-être mé-

pris. Avec sa connaissance de l'humanité, son habitude de sonder les cerveaux, lui ne voyait pas matière à erreur. Le défenseur d'Eve Vallurier,—défenseur sans plaidoirie,—était un ennemi. Le craignait-il, au fond? S'il y avait à se débattre, il devait certainement jouer avec lui, plus serré qu'avec cette gamine, que les Truchon produisaient chez eux, affablée de quelque nom de guerre, très jolie du reste, et avec une voix charmante, qui le regardait les yeux dans les yeux, comme pour braver et braver en effet, sa puissance fascinatrice. S'il fallait y arriver, il aurait bien raison de mademoiselle Mireille Hastier. Toutes ces réflexions le conduisaient rue de Rivoli, si rapidement, qu'il eut la surprise de se trouver devant sa demeure, alors qu'il lui semblait n'avoir accompli que la moitié du trajet. Pavinia monta l'escalier large de la vieille maison, si différente comme disposition et comme confort, de l'immeuble, qu'il quittait. Il avait sa clef, et comptait en rentrant doucement, comme il le faisait chaque fois qu'il sortait le soir, et cela lui arrivait souvent, passer dans sa chambre sans réveiller sa mère. Mais celle-ci ne dormait pas. Comme chaque fois aussi qu'elle avait une inquiétude, au sujet